

aide-de-camp. L'une l'accusait d'être fat ; l'autre lui avait trouvé, quand il était venu en congé, un air de hauteur qui ne convenait pas au fils d'un tisserand. En un mot, il n'y eut pas de censure ni de blâme qu'Adolphe Brotier n'eût à subir. Ces réflexions amenèrent naturellement à parler du bonheur de voir ces beaux officiers, ces maréchaux couverts de croix et de broderies. Chaque jeune fille se disait alors tout bas " qu'elle serait peut-être remarquée par un de ces beaux officiers de la suite de l'empereur."

Tandis qu'on s'entretenait ainsi, M. de Saint-Leu vint à demander quel serait le costume de ces demoiselles, le jour de l'entrée de l'impératrice. " Mais le costume le plus simple, dit aussitôt Mlle de Beautreillis l'ainée ; une robe de mousseline blanche et une ceinture rose.—Ah ! mademoiselle, interrompit Mlle de la Regnière, une ceinture rose pour des demoiselles ! vous faites tort à votre goût ! c'est la ceinture blanche que nous devons adopter—Non, c'est la ceinture cramoisie, s'écria Mlle de Bois-d'Aumont, vieille on chignon, qui ressortait singulièrement au milieu de ce jeune troupeau." Une discussion s'engagea sur le choix des ceinturons. Quelques mots vifs furent échangés. Bien qu'il ne se fit pas de mouvement apparent, la réunion ne laissa pas de se diviser en deux camps tranchés, le camp des ceintures blanches et celui des ceintures de couleur. On cessa presque de parler. La discorde plana sur le salon de Mme de Beautreillis.

M. Desmarests, le maire de la ville, fut très inquiet en apprenant ces discussions. " Le voile ne sera jamais achevé ! s'écriait-il. M. de Saint-Leu, qui regrettait qu'on n'eût pas adopté l'arc de triomphe en verdure qu'il avait proposé, stimulait encore les inquiétudes du magistrat municipal. Il est vrai que le voile n'avancait guère. Si par hasard Mlle Joséphine de la Regnière, le chef du camp des ceintures blanches, annonçait qu'il fallait faire à un certain endroit une couture droite, Mlle de Beautreillis l'ainée ne manquait pas de soutenir qu'il fallait au contraire *contrarier les points*. Les luttes et les tiraillements étaient continus.

Une grande catastrophe changea bientôt ces hostilités en un deuil véritable. Mlle de la Regnière, avait décidé avec les demoiselles de son parti qu'elles ne souffriraient plus à l'avenir la hauteur et les airs tranchants des demoiselles de Beautreillis et de leur mère. En effet, le soir même, Mlle de la Regnière se mit à déclarer d'un ton piquant " qu'apparemment Mme de Beautreillis employait de mauvaise huile dans ses lampes, puisqu'il lui était impossible d'enfiler son aiguille et de compter les fils de l'étoffe."

—Je n'y vois pas plus que vous, ajouta une autre demoiselle du parti de Mlle de la Regnière ; il faudrait baisser la lampe.—Non, mademoiselle, s'écria d'une voix courroucée Mlle de Beautreillis l'ainée ; la lampe restera où elle est !—Ah ! c'est trop fort ! reprit Mlle de la Regnière, et en même temps, elle se leva sur sa chaise pour baisser la lampe de sa propre autorité ; mais cette action s'exécuta avec tant de violence que la lampe, qui n'agissait qu'à l'aide d'une poulie latérale, se détacha tout à coup du plafond et tomba sur la table à ouvrage. Ce ne fut d'abord qu'un cri d'épouvante et de stupeur, puis les plaintes et les reproches se croisèrent. On accusait tantôt Mlle de la Regnière, tantôt la lampe de Mme de Beautreillis. Pour comble de malheur, le maire, M. Desmarests, entra au moment où Mme de Beautreillis venait seulement de faire apporter une bougie. L'huile répandue n'avait heureusement pas atteint le voile ; la mèche seule avait

touché à l'un des coins. On y découvrit une brûlure, peu étendue, à la vérité, mais qui ne laissait pas d'être apparente. Alors l'assemblée tout entière se lamenta, excepté toutefois M. de Saint-Leu, qui prévoyait qu'on serait obligé d'en revenir à son arc de triomphe en verdure. On tint conseil. Le maire, M. Desmarests, déclara qu'il n'y avait qu'un parti à prendre ; c'était d'appeler, à titre de renfort, une des plus habiles couturières de la ville. Thérèse Brusson, par exemple, qui viendrait avec cinq ou six aides hâter l'achèvement du voile. A cette proposition, les demoiselles se récrièrent. De simples ouvrières venir travailler au voile de Marie-Louise ! les admettre dans le salon de la sous-préfecture avec les filles des premières maisons de la ville ! Un tel mélange était inadmissible.

M. Desmarests convint de tout cela ; cependant, il valait encore mieux que le voile fût achevé par des ouvrières que de ne pas l'être du tout. D'ailleurs, Marie-Louise n'en saurait rien. L'essentiel était que les demoiselles de la ville présentassent le voile comme leur ouvrage.

Le lendemain donc, Thérèse Brusson, accompagnée de quelques autres ouvrières, se rendit chez Mme de Beautreillis. On vit alors la bonne intelligence se rétablir comme par enchantement parmi les autres demoiselles. Elle abjurèrent d'un commun accord toute espèce d'animosité, afin de mieux tenir à distance les nouvelles-venues. C'est ainsi que les guerres civiles s'éteignent d'elles-mêmes dans un état, quand l'ennemi s'approche.

Thérèse Brusson était jolie fille, et ne laissait pas, toute couturière qu'elle était, d'avoir son genre de coquetterie et de fierté. Aussi fut-elle vivement choquée, lorsqu'elle vit les demoiselles de Beautreillis et leurs compagnes affecter de la traiter avec dédain, et chuchoter entre elles en la regardant d'un air railleur. Thérèse eut bientôt compris que ces railleries et ces rires mal étouffés avaient pour objet une robe d'indienne à grands ramages, sur fond rouge, qu'elle avait mise ce jour-là comme sa plus belle. Elle se contenta tant qu'elle fut chez Mme de Beautreillis ; mais, une fois rentrée chez sa mère, elle éclata et déclara en pleurant ou qu'elle ne mettrait plus la robe d'indienne ou qu'elle n'irait plus travailler chez Mme de Beautreillis.

—Comment ! dit la mère Brusson qui ne comprit rien à ce chagrin, une robe d'indienne toute neuve, qui t'a été donnée par Pierre Houchard !

Le forgeron Pierre Houchard venait tous les jours chez la mère Brusson. C'était un gros garçon au teint couleur de feu ; renfrogné, crépu comme un nègre, presque toujours noir comme ses fourneaux et ne parlant guère plus que son enclume. Pierre Houchard était ce qu'on appelle un ours en terme de compagnonnage. Comme son marteau servait à faire vivre sa mère et cinq jeunes frères, il s'était trouvé jusqu'alors dispensé du service.

Il avait demandé Thérèse en mariage. Or, sans l'avoir précisément accepté, la mère Brusson n'avait pas non plus rejeté sa demande. Après tout, Pierre Houchard n'était pas un mauvais parti. Adolphe Brotier avait autrefois aimé Thérèse, il est vrai.

—Mais, disait judicieusement la mère Brusson, un militaire qui a fait son chemin n'épouserait plus une petite brodeuse.

Quant à Thérèse, elle avait fini par s'habituer à Pierre Houchard, et même à accepter de lui quelques petits cadeaux sans conséquence. Elle l'aimait d'instinct, comme ces fidèles bouledogues qu'on retrouve chaque soir au coin de son feu, et qu'on caresse ou qu'on maltraite selon l'humeur bonne ou mauvaise où l'on est.